

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Souriant accueil

Dimanche 14 mars, Emmanuelle et Jean-Dominique Foata accueillent, sourire aux lèvres, les ALYCéens conviés au Forum Val-deLoire. Ils vous donnent rendez-vous, en pages 7 et 8, où vous pourrez découvrir les impressions d'un reporter inattendu: Asmodée, héros espiègle et invisible du "Diable boiteux" du sage Alain-René Lesage, auteur fécond du Siècle des Lumières, auquel les programmes scolaires de nos jeunes années (et encore moins ceux des années actuelles) n'ont accordé (et n'accordent) que peu d'importance, à un ou deux "morceaux choisis" près - et encore!

Le pied d'Hercule

Vous souvenez-vous de la salle de dessin à Aumale? Revoyez-vous l'innoubliable hémicycle de bancs menuisés en arc de cercle, devant lesquels une barre de fer horizontale permettait d'appuyer le carton chamarré vert et noir dont le bas prenait assise sur les cuisses?

Sur ce carton, on plaçait une feuille de papier "ingres" ou "canson", et, ayant à la main un crayon ou un bâton de fusain - ainsi qu'une estompe ou un tampon de buvard pour "écraser le trait ou moduler les ombres" - on attendait les instructions de notre maître, M. Mirada.

Après ses cours doctrinaux sur la perspective et le nombre d'or, on passait individuellement aux exercices pratiques.

L'austère Directrice du lycée Laveran ayant refusé d'envoyer ses plus belles élèves pour servir de modèles aux garçons peu fréquentables que nous étions sensés être, nous nous contentions de natures mortes. Celles-ci étaient souvent des "cailloux", restes de fouilles archéologiques pratiquées dans les vestiges de l'antique Cirta depuis 1837.

Ce jour-là, sur le présentoir, trônait un magnifique pied de marbre, bloc qui avait dû être sculpté dans cette roche très pure qui faisait le renom des carrières du djebel Filfila, non loin de Philippeville.

M. Mirada nous tint à peu près ce langage: "Ce pied n'est pas un pied ordinaire; il doit s'agir d'un fragment
● suite en page centrale.

1858-2008

Est-il trop tôt pour penser déjà à célébrer les 150 ans du lycée de garçons de Constantine? Et qui aura la bonne idée de chercher la date de fondation et la genèse du lycée de jeunes filles - futur Laveran - dont est si mal connue l'histoire. Merci d'avance aux bonnes volontés!

Suzette et ses filles de première AB 1

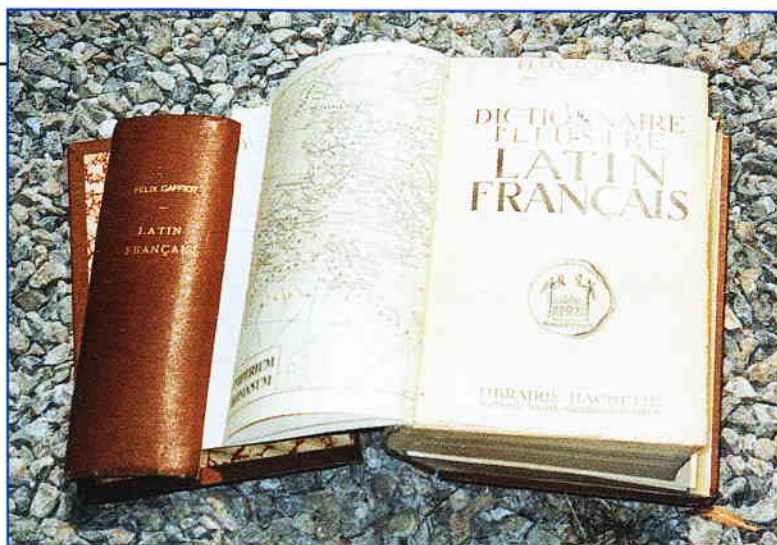
Petite fée de notre première AB 1, au lycée Laveran, professeur de lettres classiques, agrégée de l'Université, Mlle Elghozi arrivait vers nous à petits pas légers et rapides, par ce long couloir bien éclairé du nouveau Lycée.

Son épais manteau bleu ciel enlevé et confié à la patère de notre salle de classe, comme elle paraissait menue, Suzette, dans son ensemble jupe-chemisier-cardigan, conforme à la tenue d'un professeur de 1953-54!

Vive et souriante, elle prenait à peine le temps de disposer quelques affaires - les plus essentielles - sur le bureau, que déjà son cours commençait, avec quelle vitalité!

Ses yeux noirs brillaient d'intelligence mais savaient refléter, par moments aussi, une intense vie intérieure. Avec elle, la littérature s'animait, faisait vibrer, subjuguait, mais l'esprit critique lui aussi se développait: "Les humanités désignent les littératures française et anciennes parce qu'elles s'intéressent essentiellement à l'homme. Leur objet est de le connaître, de développer ses facultés, de former son esprit, son caractère et son cœur, tout en le révélant à lui-même" (1).

● Suite en pages centrales



Vénérable relique

On n'a pas été excellent élève, bachelier à mention, brillant Normalien, agrégé émérite et docte professeur sans avoir - à longueur de vie - maltraité son dictionnaire français-latin. En témoignage, ci-dessus, la photographie du vieux Gaffiot de notre camarade René Braun. L'image a inspiré, à un membre de notre fratrie alycéenne, quelques vers qu'on trouvera - présentés "à l'ancienne", sur feuille de copie quadrillée - dans la deuxième page de ce numéro des Bahuts du Rhumel.

Sujet: Le gaffiot de René Braun

J'entonne, comme, aux temps antiques,
le fit Virgile pour Enée,
le péan d'un superlexique
inséparable d'un René!

En prélude, il fallut que j'use
cent A4 et trois Bic - sans bluff! -
sous l'inspiration de dix muses:
Mnemosyne en surplus des Neuf.

Gloire au Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron.

Terminé de versions et de thèmes,
notre René vient d'acheter
- ad ejus gloriam majorem -
un Gaffiot pour l'éternité.
Est-ce chez Roubille et Chapelle
que le gros livre fut acquis,
ou chez le père Carbonel
auquel succéderait Macchi?

Gaffiot tout neuf de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron.

Erudit et magique ouvrage,
pédagogique talisman
dont on doit tourner chaque page
religieusement,
et parangon des logothèques,
riche des vocables latins
dont usèrent Lucain, Sénèque,
Pline, Tite-Live et Justin.

Rare Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron.

Les voici compagnons d'école
et labadens jusqu'au bachot
chez Vêga, Vuillermet, Darolle
Canazzi, Dufour et Loichot:
non solum: hic, volo, sanis,
ave, faber, ecce, terra,
sed etiam: cubile, panis,
humus, oriens et caetera.

Savant Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron.

Plus tard, le Gaffiot accompagne
- un tantinet déjà flétri -
son René d'hypokhâgne en khâgne,
rue d'Ulm, au sein du vieux Paris,
lui révélant qu'en grand bordel
se dit pertumultuose
et déclinant bien mieux que Brel
rosa rosam rosae rosae.

Subtil Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron.

Maintenant, René fait la classe,
mais - l'ultime étape franchie -
notre jeune agrégé potasse
toujours son Gaffiot défraîchi;
et quand le livre crie misère
- presque invalide désormais -
il scatche, avec des soins de mère,
les feuillets qui n'en peuvent mais.

Pauvre Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron!

Explose un jour mai 68!
Mao spontex a soulevé
la chienlit, De Gaulle est en fuite,
le latin frôle un gros pavé,
slogans, pancartes indociles,
puis C.R.S. et godillots...
rien n'effleure la vie tranquille
du sage et de son cher Gaffiot.

Paix au Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron.

Même à l'âge de la retraite,
penché sur des textes chrétiens,
le tandem Braun et Gaffiot traite
cinq volumes sur Tertullien.
"Et, chaque soir - vous dira Zette -
quand la nuit nous fait sommeiller,
le Gaffiot dort près de nos têtes,
disponible sous l'oreiller".

Cher vieux Gaffiot de René Braun,
en écrin de carton marron,
traducteur d'Horace, Pétrone,
Terence, Ovide ou Cicéron!

FORUM ALYCORUM MMIV

Alors qu'en ce 14ème de mars peu avant midi, flanqué de l'Ecolier, je cherchais des immeubles à décapiter de leur faite, du côté de la tour du Mont Parnasse à Paris, nous parvinrent, montant de la rue de la Gaîté, les bribes d'un accent que j'avais lointainement oui, jadis, outre-Méditerranée, en terre humide, sur un rocher au pied duquel se plaisait à gronder un tumultueux fleuve Rhumel.

Comme ces accents semblaient converger en direction de certain site gastronomique, nous nous mîmes du mouvement et, invisibles, pénétrâmes es lieux avec eux.

Là, un couple très souriant accueillait chacun, étiquetant les "nouveaux" d'un petit rectangle de bristol, à leur nom calligraphié.

Lors, s'exprimèrent, entre tous ces gens, force manifestations de grande urbanité: vives poignées de mains, bises parfumées de lèvres en joues, voire fraternelles accolades.

Dans les conversations qui s'établirent, on se plut à remarquer que l'ambiance était un dièze plus sereine qu'antan, lorsque semblable convention avait eu à subir les vocalises d'une académie lyrique. Cette année, la pièce où avaient répété les disciples d'Euterpe s'offrait à l'exposition de trois gros volumes riches en iconographie et relatifs à une cité africaine ayant nom Constantine.

Et voici qu'un sieur à noble collier de barbe ayant déplié un plan, entama conversation avec une dame portant besicles, et ce furent des "Belle vue supérieure" - "Villa de mes parents" - "Ecole Jean-Jaurès que dirigeait mon père"... entretien auquel Nabil, officier de bouche es lieux, vint ajouter "Casernne Pol-Lapeyre près de laquelle logeait ma famille"... le reste s'estompant au fort brouhaha de 74 bouches parlant dans le même temps.

Fut alors servie une boisson à base de jus de cassis mêlé à pétillant vin blanc de la Champagne; puis un Jean qui semblait assumer la présidence de ces états généraux, requit à ses côtés quelques personnes qui parurent être ses coadjuteurs, déploya une poignée de feuilles manuscrites et se mit en devoir de haranguer la compagnie.

Ayant d'abord chanté louanges à l'adresse de commis aux comptes, il salua ensuite ... les absents, éminents personnages de la confrérie tenus à l'écart de ces agapes par l'adversité ou l'éloignement, et prénommés Janine, Michel, Odile, Jo, deux Jacques et un Jean; puis il déplora l'étonnant absentéisme d'un certain Guy, ordinairement tenu pour un paragon d'assiduité.

Furent ensuite cités en exemple et hautement félicités les convives arrivés de provinces assez éloignées: Provence, Languedoc, Aunis ou Bretagne.

Cependant qu'il discourait, une dame projetait vers l'assistance les éclairs d'un petit objet oculaire semblant à peine plus encombrant qu'un face-à-main.

Notables bourgeois de Paris et de sa périphérie ayant eu leur part dans l'adresse présidentielle, vint le tour des "visages retrouvés" avec la joie que l'on devine.

Il ne restait alors, pour l'orateur, qu'à présenter les notables personnalités pour qui cette réunion constituait une entrée en fratrie:

M^{re} Djamal Lakhdari, dame Huguette Paolillo née Mangion, couple Mohamed-Cherif Ali-Khodja et dame Farida Belguedj son épouse, enfin expert ingénieur Bachir Hadjadj.

On aurait pu penser alors que la liste des
●●● suite en dernière page



De haut en bas ● Huguette Paolillo retrouve, 55 ans après, Simone Berleux ● Michel Challande, Jean Malpel, Bruno Rimbart pendant l'adresse présidentielle ● Pour Madeleine Teuma, Simone Berleux et Andrée Chauve, trois verres ne signifient pas nécessairement... "bonjour les dégats!" ● Claude Moreau, Jacques Gatt, Nicole Moreau, Marie-Josée et Jacques Dessens ● Renée et René Fleck, nos photographes photographiés (par Jean Turolia) ● Jacqueline Faës, Michelle Merloz, Lila Surjus ● Frédérique Barrat, Marie-Hélène Guilhaumon, Françoise Challande, Jacqueline et Paul Febvre ● Nouveaux: Bachir Hadjadj, Huguette et Jean Paolillo, Farida et Mohamed-Cherif Ali Khodja, Djamal Lakhdari.

FORUM ALYCORUM MMIV

●●● suite de la page 7

patronymes était close... Erreur: il restait encore à ouïr le nom de ceux qui avaient récemment rejoint ou regagné les rangs de la confrérie: dame Marie-Claude Rialan, sieurs Henri Paoli, Harry Mesguich, Jean Dellinoti, Charles Sposito, Paul Rossignol, Jean Adida, Jean-Claude Buigues, Yvon Meleret et Jacques Lardet, ce dernier résidant en Djibouti lointain où nul ne le peut joindre sinon par le truchement d'une diplomatique malle...

Tout ce beau monde ayant applaudi d'importance, alla se répartir amicalement autour d'un archipel de tables agréablement parées, et, fourchettes d'entrer en danse, et couteaux de trancher, pour aider à la dégustation d'un menu qui fit se succéder fruits du jardin marin de Neptune, grenadin de veau flanqué de ses trois légumes, assiette de fromages sur lit de salade avant final pâtissier.

Les langues - quant à elles - se laissèrent aller à un libre cours que l'Ecolier crut ouïr nommer "tchatte" par les convives; et revenaient souventes fois, dans la conversation, l'évocation de nombre de facéties auxquelles gentes dames et sages messieurs s'étaient livrés au temps de leur studieuse jeunesse,

Il en fut ainsi jusqu'à l'heure où l'on dut prendre congé les uns des autres, sur long point d'orgue d'accolades et de confidences auxquelles nous tendîmes attentive oreille.

Là, nouvellement entrée dans la compagnie, dame Huguette Paolillo disait son émotion d'avoir retrouvé, 55 années plus tard, certaine condisciple Simone qu'elle avait pu reconnaître sans effort grâce à des images parues dans une gazette de la confrérie; et il en avait été de même avec Geneviève, Renée et Dolly pour lesquelles, à l'époque, elle n'était qu'une "petite". Regrettait, de surcroît, que maints "anciens" n'aient point arboré de bristol à leur nom; mais cela ne l'empêcha point de se déclarer prête à partager d'autres agapes - avec époux, soeur et beau-frère - en proche mai, lors d'une rencontre prévue en cité de Saint-Raphaël.

Pour sa part, messire Meignien - premier arrivé, le matin, es parisien Val-de-Loire, ex-

aequo avec éminent docteur Gatt en qui il avait découvert un ancien élève de son père, maître d'école - disait s'être avisé que tant avaient été passionnants les entretiens de table tenus avec ses voisins, qu'il en avait oublié ce qu'il avait pu manger et boire, sinon certain petit vin blanc demi-sec qui - avouait-il - "s'était laissé avaler sans difficulté".

A ces deux propos, il conviendrait peut-être d'ajouter la remarque de dame Jeanne Musy, que voici: "C'est une étrange chose qu'en nous quittant, nous nous sentîmes plus jeunes - ou moins vieux - qu'à notre arrivée. L'évocation des souvenirs partagés, une communauté de vue sur bien des points, une amitié confiante et sans ambiguïté dans une ambiance gaie, simple et détendue, voilà d'excellents ingrédients pour une cure de jouvence. Dieu, que les Constantinois sont vraiment gens sympathiques! Mon Oranais de mari, malgré un certain chauvinisme régional, fut fort aise de le reconnaître".

Eh bien! ce ne fut pas tout: il se fit encore un "dernier carré" d'irréductibles (Louis-René, Lila, le président Jean et quelques autres) pour s'offrir le plaisir et l'émotion de terminer la soirée en entonnant, de concert, un des hymnes germains que leur avait enseigné jadis un feu et vénéré professeur Hartz...

Alors, l'Ecolier de me confier, non sans une pointe d'émotion dans la voix: "Par ma foi, combien j'aurais aimé être, jadis, condisciple des membres de cette compagnie!"

ASMODEE.



De haut en bas ● Peut-être nostalgiques de la bonne vieille casquette de potache, Jean Malpel, Jean-Dominique Foata et Louis Teuma avaient coiffé un couvre-chef (presque) similaire... à s'y tromper! ● Anita et Pierre Xavier ● Jacqueline Gouvine, Michèle et Alain Jacquier-Masselot ● Geneviève et Jean Bassinot, puis Gladys Douvreur ● Christian Reyre, Henri Gouvine, Jean et Gisèle Bourmizeau ● Jean Douvreur, Jeanne Musy, Jean et Jacqueline Lachaussée, Jean-Marie Sallée ● Vue panoramique d'une majeure partie de la salle. ● Reportage photographique du couple Renée et René Fleck, avec la collaboration de Jean Turolla.



Le couple Hartz Siegrist

L'article d'hommage à M. Hartz que René Louis Vallée a fait paraître dans le dernier numéro des "Bahuts" a retenu toute mon attention.

Dans la légende placée sous la photographie du couple, j'ai relevé une petite erreur: on signale 1932 comme année où Mme Hartz rejoignit son époux et enseigna au lycée de garçons.

Or, c'est dès la rentrée de 1930 que celle qui était encore Irène Siegrist fit ses débuts comme "déléguee d'enseignement" chargée de la 5ème B et de la 6ème A2. Mes souvenirs personnels se trouvent confirmés par les deux palmarès 1930-1931 et 1931-1932.

Irène Siegrist épousa Robert notre professeur - à qui elle était déjà fiancée - au cours du premier trimestre de l'année scolaire 1930-1931.

Je me souviens que Mme et M. Hartz avaient obtenu un congé exceptionnel d'une semaine à l'occasion de leur mariage: nous qui étions les premiers élèves du jeune professeur d'allemand, nous commentâmes l'évènement lors de son absence à deux ou trois cours!

Au début de l'année scolaire suivante (1931-32) j'ai été, pendant quelques jours, l'élève - en français-latin - de Mme Hartz, avant qu'une réorganisation me fasse passer en 5ème A2 chez M. Darolle.

Lors de la poursuite de mon cursus au lycée, je ne devais plus jamais être élève de Mme Hartz, alors que, de la sixième à la philo, je n'ai eu que son mari comme professeur d'allemand.

En 1942, je les ai retrouvés l'un et l'autre comme "pairs" et, mieux, comme compagnons de jeu dans une équipe de bridge.

Après l'épreuve de la guerre, nous n'avons plus connu que de brèves rencontres... jusqu'à Eguilles - mais, alors, Robert Hartz était déjà veuf.

René BRAUN.

● Autre précision: outre l'agrégation d'allemand qui lui avait valu sa nomination à Constantine, M. Hartz avait aussi obtenu l'agrégation d'anglais, qu'il avait préparée, dans les années 50, après son affectation au lycée Thiers de Marseille où il devait rester jusqu'à la fin de sa carrière.



Comment se mettre à bien travailler

Prise il y a quelque 60 ans dans la cour du vieux lycée Laveran, figure, ci-dessus, la photographie de ma classe de seconde en 1945-46. De haut en bas et de gauche à droite: Marie Daulhon, Renée Chodorowicz, Jeanne Laurent, Françoise Nerrière, Marguerite Loiseau, Monique Vallier, Jacqueline Senckeisen, Josette Bondurand, Nicole Cogan; puis Sylvette Bonnet, Jeannine Attali, Micheline Tenoudji, Andrée Suzini, Nicole Pinau, Jeanne Fischer, Magie Adda; puis ? Ambrosini, Jeanine Lellouch et Nicole Dadoun.

Deux ans plus tôt, j'avais vécu, en quatrième, quelques heures assez mouvementées.

Pour comprendre cette anecdote, il faut savoir deux choses: d'abord que mon père était beaucoup plus sévère que ma mère; ensuite, que j'étais alors une bien mauvaise élève et, de surcroît, très dissipée... aussi, les colles n'étaient-elles pas rares.

Les "invitations" arrivaient au cabinet médical de papa, et je devais subir, dès son retour à la maison, ses violents reproches et ses sinistres prévisions quant à mon avenir de cancre.

Que faire pour sortir de cette impasse?

- Soit rétablir ma situation scolaire et ne plus être collée... une solution qui n'effleura même pas mon esprit...

- Soit faire en sorte que papa ne reçoive plus ces maudits avis.

Ce serait tôt fait, dès le lendemain à midi, à la sortie de classe. Nous étions en rang, avançant lentement vers la porte donnant sur l'escalier qui descendait en direction de la sortie, et nous allions passer devant la Surveillante générale, Mlle Piazza, en la saluant d'une inclination de tête, comme de coutume.

Prenant mon courage à deux mains, je sortis du rang, m'avançai vers elle, et je lui débitai un petit mensonge que j'avais longuement mûri: "Mademoiselle, mes parents souhaiteraient qu'au lieu d'être adressés au cabinet de mon père - ce qui le gêne beaucoup - mes bulletins de colle soient envoyés à notre domicile".

D'un ton glacial et cinglant, la Surveillante générale me répondit, en me toisant: "Mademoiselle Fischer, il ne s'agit pas de colle mais de retenue... Allez!"

Je repris ma place dans l'alignement, tremblante de peur et de honte: ma démarche avait été un fiasco complet et humiliant.

Mais - divine surprise! - depuis ce jour, je n'eus plus à affronter que les doux reproches de maman. Quant à papa, les bulletins ayant disparu, il dut croire que j'avais enfin compris les bienfaits du travail et de la sagesse...

Et puis - ô divine surprise! - je me suis mise à bien travailler...

Jeanne MUSY FISCHER

Pour Alycéens férus

● DE LATIN - "Le latin vivant" est un organisme international dont il existe plusieurs groupes en France, dont un à Nice.

● D'HISTOIRE - Pour tous ceux que peut intéresser la rédaction de "récits de vie", un utile guide-mémoire a été spécialement mis au point par Mme Revel-Mauroy, qui est professeur d'anglais au lycée Massena de Nice, et par un professeur de Faculté, M. Poirier, ancien directeur du C.U.M.

En outre, tous les deux ans depuis 1996, Mme Revel-Mauroy (qui est également présidente du "Cercle d'études pieds-noirs" - C.E.P.N.) organise des colloques pour la réécriture de l'Histoire, et c'est elle qui recueille les "récits de vie", lesquels doivent contribuer à réhabiliter un passé souvent ignoré par les grands médias ou déformé par maints manuels scolaires.

● Des renseignements sur ces deux activités peuvent être obtenus auprès de notre camarade alycéen Philippe Vellard 8, rue Massigny 06000 Nice.

Suzette et ses filles de 1ère AB1

● suite de la page 1

Son cours, elle ne l'imposait pas vraiment à toutes les élèves de cette trop nombreuse classe AB 1 (section A: latin-grec, et section B1: latin-seconde langue). Elle le consacrait essentiellement aux lycéennes spontanément disposées à l'écouter et venues, par exemple, se placer d'elles-mêmes aux deux premiers rangs. Sa force de concentration lui permettait, pendant l'étude des textes, de se détacher des indifférentes, des écartelées, voire même de quelques bavardes invétérées... mais, venu le temps des interrogations ou des compte-rendus de devoirs, elle savait régler avec elles certains comptes et manier des armes telles que l'ironie.

Sa magie semblait rendre vie, devant nous, au latin et au grec. "Sait-on ce qu'il faut de réflexion et de logique pour saisir la pensée d'un auteur, ce qu'il faut de finesse et de précision pour rendre la nuance exacte?" (1).

Elle traduisait si spontanément le texte qu'il lui arriva d'annoter défavorablement, sur la copie d'un condisciple, un membre de phrase que cette lycéenne avait eu le soulagement de trouver dans le Gaffiot. Comme cette jeune fille s'était permis de le lui faire remarquer, c'est avec la plus grande aisance que Mlle Elghozi justifia les raisons de son désaccord - sur ce point précis - avec l'éminent auteur de notre dictionnaire latin.

Et elle en profita même pour s'adresser à nous toutes, nous interdisant d'utiliser ces petites traductions toutes faites dénichées à partir d'un mot. Nous nous trouvâmes ainsi toutes pénalisées, privées de ce jeu et aussi d'un accélérateur de travail: "Vous devez serrer le texte de près, en respectant la grammaire, surtout à votre niveau". Ainsi étions-nous vite reprises en main - par cette jolie petite main qui savait aussi se montrer de fer.

L'année suivante, dans son discours d'usage, elle déclara: "On a même parlé, voici quelques mois déjà, d'une ma-

chine à traduire (...) Je ne sais d'ailleurs si l'on doit la souhaiter pour bientôt: ce jour-là, je n'aurai plus de versions latines à corriger, évidemment: elles seraient toutes identiques; mais quand même seraient-elles sans contresens, il resterait à mes élèves une infinie supériorité sur la machine, le privilège de choisir, d'inventer, disons-le: de se tromper! L'automate supplée donc l'homme dans maintes fonctions intellectuelles, sans pouvoir le remplacer; ses réactions, si compliquées soient-elles, restent mécaniques, c'est-à-dire invariables; en face de ces robots, l'homme nous apparaîtrait comme une machine aux mouvements imprévisibles, car il est doué de liberté".

Jamais en sa présence, même la plus paresseuse n'osa dire que le latin ne lui servait à rien. Suzette nous avait en effet expliqué la portée de son étude, comme elle l'écrivait elle-même ainsi: "Mais plus que toute autre, la richesse intellectuelle ne s'accroît que si elle se dépense; par là, la traduction du latin se révèle un placement "productif", pour parler un langage moderne! Cet exercice nécessite également attention, fidélité au texte, probité intellectuelle: attention, fidélité à la vie seront nécessaires plus tard" (1).

"Voyez-vous, nous dit-elle une fois, de façon impromptue, cette pièce de théâtre que nous venons d'étudier, je voudrais pouvoir la reprendre avec vous une autre année, en la centrant sur cet autre personnage-clé qui paraît pourtant de second plan; vous la verriez différemment sous ce nouvel éclairage".

Cette idée nous fit d'abord sourire, nous, lycéennes ne disposant que d'une brève année avec elle, sachant que son but officiel devait être de nous amener à remporter la première partie du baccalauréat le plus tôt possible.

Mais cette phrase était pleine d'enseignement, destinée à nous faire sortir du rigide cadre scolaire, nous amener à réfléchir, à mûrir. Elle cherchait à développer notre esprit critique par

l'étude des littératures, grecque, latine et française. "Or, les humanités répondent à cet impératif: former l'esprit critique", ou bien encore: "L'esprit est plus ouvert, plus large et résiste mieux aux propagandes - quelles qu'elles soient - grâce à la connaissance des civilisations passées" (1).

Ou encore: "Molière apprend à nos jeunes filles qu'il n'existe pas que des amoureux sincères: on trouve aussi des don Juan et des coureurs de dot. Nos jeunes gens voient, dans le Misanthrope, les trois principaux types de femmes qu'il pourront rencontrer dans la vie: la coquette, l'ingénue, l'intrigante. Quant aux déboires de la vie conjugale, il leur suffit de savoir que le grand Socrate mérita l'admiration de ses disciples... pour sa sagesse à supporter l'humeur de sa femme!" (1).

Nos programmes s'arrêtaient bien trop tôt, dès la fin du XIXème siècle. Un jour, cependant, Suzette arriva avec un recueil de poèmes de Paul Fort. Et elle osa prendre un quart d'heure pour nous en parler, ayant eu l'occasion de rencontrer ce poète qui - nous l'expliqua-t-elle - avait du mal à payer son éditeur. "Voudriez-vous en parler autour de vous?"

J'aurais, pour ma part, bien profité de ces circonstances pour lui demander de nous faire étudier un peu Baudelaire, banni de notre manuel du XIXème siècle! Cependant, je ne voulus pas l'embarrasser.

Pour une dissertation, en classe, Suzette donna comme sujet, à l'ensemble de ses AB1, une phrase traduite du grec, la veille - elle le précisa bien - par notre section A: en substance "Nos ancêtres étaient plus jeunes que nous en leur âge".

Passé le premier moment de surprise, je fus ravie: cette pensée m'avait beaucoup plu et j'y avais déjà quelque peu réfléchi; à présent, je la lisais mentalement en grec, revoyant les caractères, me remémorant les difficultés de la traduction; et, tout en me mettant au travail de rédaction, ne pouvais m'empêcher de penser à la grande supériorité de Mlle Elghozi qui arrivait à lire et à comprendre des pages entières de grec ancien et de latin, et pouvait les apprécier dans leur expression originelle. "Chez le peuple latin: rigueur, énergie, discipline, idées simples et nettes; qualités bien différentes chez les Grecs: tout est souplesse, grâce, liberté, harmonie, goût de la beauté" (1).

Une seule fois, Mlle Elghozi avait fait allusion à cette année où le vent fou-furieux de l'Histoire l'avait obligée à suspendre sa préparation en cours de l'agrégation de Lettres classiques... Ce fut dit si sobrement, si brièvement, que cela aurait risqué de passer inaperçu...

Ainsi allaient, pour nous, les jours, dans leur diversité, jusqu'à ceux - décisifs - du baccalauréat.

Revenant, heureuse, des résultats et apercevant Mlle Elghozi, j'osai me diriger vers elle pour lui en faire part:

La méthode idéale

Un très bon esprit régnant entre ses membres, le "groupe des Dix" - celui des A - avait cru trouver une méthode idéale en se regroupant hebdomadairement dans la salle de classe, lors d'une récréation de 10 heures intercalée entre deux cours de Suzette. Avant de rendre, le lendemain, ce devoir sur feuille, nous apportions là, chacune, notre version grecque déjà bien élaborée, pour résoudre en commun les grosses difficultés pouvant entraîner ces contresens qui coûtaient si cher en points, voire même tout simplement éviter quelque faux sens. De ce fait, nous perdions de vue l'esprit du lycée, celui de la compétition.

Mlle Elghozi, qui avait déjà dû repérer ce manège, se glissa un matin subrepticement parmi nous et nous fûmes soudain surprises par sa voix, mélodieuse mais ironique, nous interpellant ainsi: "Aurez-vous bientôt fini votre petite cuisine? Mais, remarquez-le bien, dit-elle en ramassant le tout, vous me facilitez la tâche: je n'aurai ainsi qu'à vous mettre une seule note!"

Comme nous ne savions laquelle - note d'estimation globale ou zéro - nos visages passèrent du rouge de la plus vive confusion à la pâleur de la plus grande inquiétude, la question du Tableau d'Honneur étant dès lors elle-même en jeu et nos parents risquant, par là, de se trouver informés. Ce fut ensuite une attente fébrile jusqu'au jour habituel de correction. Là, chacune retrouva sa pseudo-copie mais elle n'était pas notée... "Merci Suzette!". Cependant, Mlle Elghozi nous gronda pour notre enfantillage, affirmant qu'elle serait intraitable en cas de récidive.



La première AB1 de 1953-1954. De haut en bas et de gauche à droite, Maryse Bertrand, Charlette Pietrini, Chantal Chalençon, Andrée Lauro, Maryvonne Grandmont, Annie Champroux, Monique Mercuri; puis Anna Zerbib, George Rioux, Nicole Di Marco, Bernadette Gaulard, Françoise Salvadori, Paulette Pôli, Marie-Thérèse Micieli, Marie-Thérèse Franquet; puis Josiane Ainouz, Annie Casana, Nelly Bertrand, Mady Lellouche, Jacqueline Brun, Viviane Bacouche, Michèle Marcantetti, Line Lafay; puis Anne-Marie Bouchand, Madeleine Guedj, Odile Huin, Mlle Elghozi, Marylène Bourger, Thérèse Leclercq, Gisèle Dadoun.

Absentes: Michèle Tenfour et Hélène Zablôt.

"Nous voilà reçues toutes les dix, en A; en B1 aussi, de très nombreux succès!"

Elle me répondit, avec la plus grande simplicité: "Je le sais", puis, toute souriante, reprit son chemin.

Marie-Hélène

GUILHAUMON BOURGER.

1 - Extrait du "discours d'usage" que Mlle Elghozi prononça lors de la distribution solennelle des prix en juin 1955, et intitulé "Humanisme et Humanités".

● Un mot des autres professeurs de notre classe de première AB1.

De Mme Charles, j'ai surtout retenu la méthode. Elle savait animer, en Histoire, le cours magistral un peu monotone, par des questions qui maintenaient l'esprit en éveil, et faisait souvent appel aux connaissances déjà acquises par les élèves. Elle permettait ainsi, à celles qu'intéressait cette discipline, de se sentir encore mieux concernées en prenant une part active au déroulement de ce cours.

Nous avions aussi Mme Gormand en mathématiques, Mlle Hamdiken en sciences physiques, et - selon la langue suivie - Mmes Orth et Massoué en anglais, Parini en arabe et Porcherot en allemand seconde langue.

Toute la classe se retrouvait autour de Mlle Panza, en éducation physique, dans les superbes aménagements du "lycée du Coudiat".

Et c'était il y a cinquante ans!

Le pied d'Hercule

● suite de la première page
d'une statue d'Hercule. Ce demi-dieu n'étant point un colosse aux pieds d'argile, il devait disposer de solides assises. Vous voyez comme le sculpteur a pu donner l'impression de puissance à ce pied... essayez de rendre, dans votre dessin, ce sentiment de force pure".

Le silence se fit pesant dans la salle. Comment, nous, pauvres petits lycéens, allions-nous pouvoir nous transformer en... impressionnistes?

Eut-il parlé du pied de Ben Barek - le Zidane de l'époque - on aurait pu, à la rigueur, dessiner un ballon et une cage de but; mais un pied d'Hercule ayant pataugé - il y a des siècles et des siècles - dans les écuries d'Augias... voire!

Et, soudain, un esprit malin - peut-être quelque petit djinn descendu de Djebel Ouach ou du Chettaba, qui sait? - souffla, sur la classe, l'idée d'une solution. Cette idée circula d'un banc à l'autre, accompagnée de chuchotements et de petits rires... et tout le monde se mit au travail.

A la fin du cours, ramassant les dessins, M. Mirada dut reconnaître que certains de ses élèves avaient bien reçu son message...

... le pied d'Hercule qu'ils venaient de dessiner avait six orteils.

Jean Marie SALLÉE.



Cinquième A 4 à Aumale en 1959-60

De haut en bas et de gauche à droite, X, Jacquin, X, Iriu, Laffon, Makhoulf, Labbé; puis X, Le Tennaff, X, Ling, Lévy, X, X; puis X, Lemaire, Micalef, Meneroud, Micieli, Larraba 1, Laraba 2, X; puis Metzinger, Kassis, Lamy, un enseignant au patronyme oublié Martin, Kouloughli, Hammouche. (Photographie communiquée par Jean Bernard Lemaire).

Frère potache souviens-toi!

suite des numéros 34 et 35

Après-midi

● 12 heures 30

Fin du repas. Nouveau cérémonial de la position verticale et du silence, avant le lâcher en cour de récréation.

Cette récréation, c'était le meilleur moment pour pratiquer nos sports de prédilection: foot-ball, pelote basque, jeu du noyau, jeu de la couronne et "sou" - voir encadré ci-dessous.

● 13 heures 30

Une demi-heure d'étude permettait d'effectuer quelques révisions en vue des classes de l'après-midi.

● 14 heures

Poursuite des cours (ou des "permanences", selon l'emploi du temps), parfois aussi, moment d'une... sieste tardive si le repas avait été trop copieux.

● 16 heures

Récréation! Internes et demi-pensionnaires se présentaient par deux en haut des escaliers menant de la deuxième cour (la plus grande des trois), pour y recevoir un quart de bon pain à l'ancienne et une bonne barre de chocolat noir.

Les plus malins essayaient parfois de refaire la chaîne, mais ils échappaient rarement à la vigilante attention du "Gastounet" ou du Shira préposé à la distribution.

Puis débutait une véritable partie de football interclasse. Une grosse balle blanche servait de ballon, qui, sur un shoot puissant, s'envolait parfois au-dessus du mur d'enceinte et tombait

rue de France. C'était alors un concert de réclamations qui s'élevait, à l'adresse des gamins du quartier... Parfois la balle nous revenait, parfois pas.

En première cour, se déroulait aussi un match de basket-ball. L'équipe du lycée excellait à ce sport, mais plus célèbre encore était l'équipe de natation, forte de ses champions de France et même d'Europe.

● 17 heures

Retour en étude, pour un temps de travail individuel, nourri des conseils que pouvait prodiguer le répétiteur.

● 19 heures

Demi-pensionnaires et externes surveillés nous quittaient pour regagner leur demeure. Le répétiteur cédait la place au maître d'internat, tandis que les potaches poursuivaient leur tâche.

Chaque vendredi soir, à ce moment le Censeur, flanqué d'un des deux surveillants généraux et de l'inévitable Salah, venait distribuer les punitions encourues au cours de la semaine. Le barème était simple et connu de tous: le 8-11, le 8-12 ou la consigne entière.

Traduction pour les non-initiés, s'il en demeure: 8-11, la sortie du dimanche ne commencerait qu'à 11 heures; 8-12, la sortie était repoussée à midi; consigne entière, la sortie n'aurait pas lieu du tout.

Pourtant, le rachat était possible, en tenant compte de bons résultats obtenus dans les jours précédents. Ainsi, une consigne entière était rachetée par l'amputation d'un coin du "Tableau d'Honneur" (si Tableau d'Honneur il y avait), ou par la restitution de deux rouges bulletins de satisfaction.

Un 8-12 se payait avec un bulletin de satisfaction mérité par une place de premier en composition. Un 8-11 s'annulait par la production d'un bulletin blanc.

C'est ainsi que nous était inculqué le sens de la faute et celui du rachat, et que nous étions mis en face de nos responsabilités, dans l'exercice de notre liberté. La leçon nous était donnée dès l'enfance - à cette époque les éducateurs ignoraient tout des "traumatismes" qui pouvaient affecter les "têtes blondes" à eux confiées.

Je demeure persuadé - comme beaucoup d'entre nous - que le résultat en valait la chandelle.

● 20 heures

Repas du soir, selon un rituel analogue à celui de midi, et toujours sous l'œil du pion de service. Puis, silence dans les rangs qui montaient au dortoir. Toilette. Station debout au pied du lit. Coucher.

● 21 heures

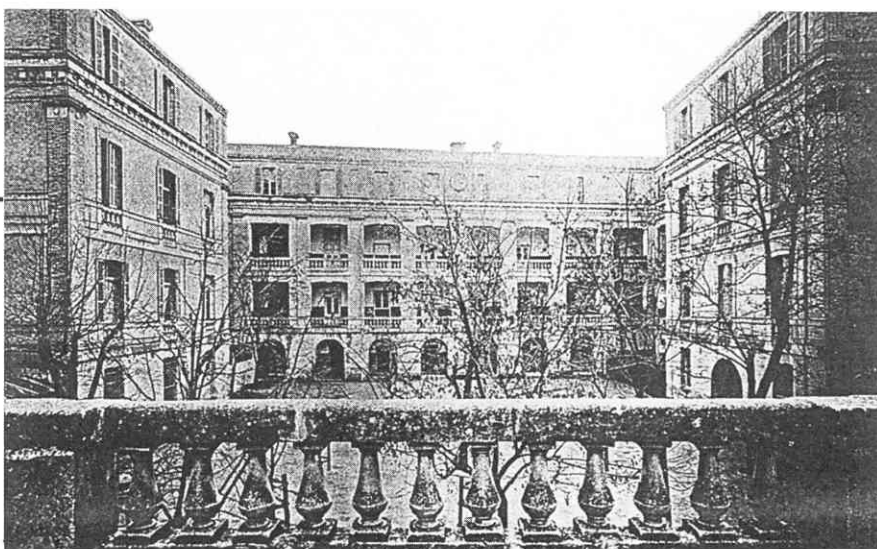
Extinction des feux. Le surveillant tirait les rideaux de sa cagna. Sa lampe de chevet brillait encore un moment, puis s'éteignait. La nuit commençait.

Pourtant, quelquefois, une lumière diffuse se devinait sous les draps d'un lit: pour poursuivre une révision inachevée... ou permettre la lecture d'une publication interdite que nous avait fournie - sous le manteau - un externe complaisant.

Plus tard, le dortoir s'emplit de ronflements sonores, de grondements intempestifs, voire de noms de personnes apparues en songe.

Temps de paix, temps de repos réparateur!

Jo POZZO DI BORGO.



Sports de prédilection

Cinq "sports" lycéens de prédilection faisaient les belles heures des potaches dans les cours de récréation.

Le football... à l'aide d'une balle de tennis. Les buts étaient constitués par quatre cartables posés à terre deux par deux, sur les côtés latéraux de la cour. La mise en place des équipes s'accompagnait de palabres sans fin, car la valeur technique des postulants était un facteur déterminant de participation.

La Pelote basque. Deux murs de la cour étaient élevés au rang de fronton, et il fallait déployer beaucoup d'adresse pour éviter de briser quelque vitre... prétention qui - je le confesse - n'était pas toujours observée.

Jeu des noyaux. Saisonnier comme les abricots, il se pratiquait dans une partie de la deuxième cour, près de la salle de gymnastique. Il s'agissait de démolir une pyramide de quatre noyaux, à trois mètres de distance. Si le lanceur réussissait, il prenait les quatre noyaux; en cas d'échec, son noyau maladroit allait à son adversaire. Tout ça paraît aujourd'hui désuet et puéril, mais, à l'époque, nous nous passions nos heures à cet amusement.

Jeu de la couronne. Il se pratiquait aussi dans la deuxième cour. On se souvient de la litanie: "Ours, ourson, oursez... la partie continue" que devait prononcer celui qui se précipitait en courant sur le dos d'un des équiépiers adverses; lesquels se tenaient par les épaules en formant une couronne. L'équipe attaquante devait faire s'effondrer cette couronne par empilement de ses équiépiers, sans qu'aucun se fasse toucher, pendant sa course, par le gardien de l'équipe adverse.

Le sou. Dans une pièce trouée (ou deux) de 25 centimes, on enfilait un pompon de papier découpé en fines lanières. Ce sou servait de volant à trois joueurs qui se le passaient, de pied en pied, pour déstabiliser deux adversaires défenseurs de buts. Pour pratiquer ce jeu d'adresse et jongler avec le volant, des pieds - pointe ou talon - et parfois du genou, certains joueurs se révélaient véritables virtuoses.